

drons jamais à écouler nos produits agricoles et industriels obtenus par l'emploi d'une immense force motrice moderne. Je pense vraiment que les conditions s'améliorent et continueront de s'améliorer pendant quelque temps—je ne puis prédire durant combien de temps—et je crois vraiment que la marée qui monte aujourd'hui est plus ou moins universelle, et que même les erreurs des gouvernements ne pourront ni l'arrêter ni la refouler; mais il doit avoir une forte dose d'espoir et posséder un héritage spécial, celui qui peut voir une solution du problème mondial du chômage, même dans le retour à la prospérité dont nous sommes aujourd'hui témoins. Récemment encore, le nombre des chômeurs aux Etats-Unis s'élevait à environ douze millions. Ce nombre a quelque peu diminué aujourd'hui, surtout à cause des entreprises que le gouvernement fait exécuter à l'aide d'emprunts, et à cause des travaux en voie de construction sous la propre direction du gouvernement, ou financés par le pouvoir central. Mais la vérité évidente et incontestable, que seule la stupidité peut empêcher de voir, c'est que si les Etats-Unis retrouvaient demain l'apogée de production de 1929, production que le globe a été tout à fait incapable de consommer ou d'acheter, il resterait chez nos voisins du Sud au moins six millions et probablement huit millions de sans-travail, représentant virtuellement un quart de toute sa population de salariés. Ce qui est vrai des Etats-Unis est également vrai d'autres pays, mais l'énigme se creuse davantage, et la leçon deviendrait peut-être plus instructive pour celui qui considérerait la situation comme un phénomène propre aux Etats-Unis. Ce pays-là est essentiellement un pays d'une immense richesse, le pays qui plus que tout autre au monde peut se suffire à soi-même. S'il était une planète, il n'aurait besoin de commercer avec aucune autre planète pour multiplier la richesse de l'homme. Quand il ne produit pas les choses nécessaires à la vie, il en trouve un succédané efficace; et s'il pouvait concevoir un plan qui procurerait du travail à ces millions de chômeurs actuels, il serait un pays heureux. Lorsque nous voyons les Etats-Unis en proie à l'une des plus terribles détresses économiques avec laquelle aucune nation ait jamais été aux prises, lorsque nous voyons la population de ce pays-là plongée dans un tel désarroi que même la population de la Vieille Angleterre est prospère en comparaison, nous devons forcément penser que pour redresser la situation il faut plus que de simples remaniements tarifaires, que la tenue de conférences internationales, ou que l'emploi des autres remèdes plus ou moins archaïques qui ont été appliqués au corps politique dans le passé.

Le très hon. M. MEIGHEN.

Quand un homme pouvait gagner sa vie, et passablement bien la gagner à moins que la nature n'y opposât l'obstacle de la sécheresse ou de quelque autre calamité, lorsque le seul instrument de production était l'individu sans l'aide de la machine qui fit plus tard son apparition, il y avait du travail pour tous; mais avec l'aide de la machine et de la force motrice, l'individu est aujourd'hui un aussi grand facteur dans la production qu'au moins une centaine, et probablement un millier d'individus l'auraient été il y a cinq cents ans. A l'heure actuelle, il devrait être possible à un homme d'assurer, par un travail raisonnable et par l'emploi intelligent des dons qui lui ont été départis, non seulement sa propre subsistance mais celle d'une douzaine, voire même d'une centaine de ses semblables. Mais notre situation est telle que nombre d'hommes ne peuvent subvenir à leurs propres besoins, et bien que dans le cas d'un grand nombre de ces hommes la faute peut en être attribuée à leur propre manque d'application et de travail intelligent, il n'en reste pas moins le fait malheureux, et indéniable, que pour bon nombre d'autres il ne peut être question de faute. J'ai été à même de constater ces cas, de jour en jour, d'heure en heure, et j'ai été témoin du sort pitoyable de jeunes hommes de vingt, de vingt-cinq et de trente ans, qui n'ont jamais connu la joie du travail, et qui vont de place en place, cherchant vainement de l'emploi, contre-partie moderne de la pauvre créature dépeinte par Burns "sollicitant de son semblable le droit de travailler".

Tel est aujourd'hui le problème mondial. Bien que dans l'intervalle de temps que nous avons passé sur terre nous ayons été témoins de plus d'événements que toute autre génération qui ait marché sur cette planète, je pense que la prochaine génération sera probablement témoin d'événements plus formidables, plus terribles et, je l'espère, plus profitables que tout ce que nous avons vu jusqu'ici.

Le discours du trône traite de ces questions qui nous sont aujourd'hui d'un intérêt immédiat, et que nous devons régler de notre mieux. Le Canada ne peut guère être la nation exemplaire de la centaine de nations qui habitent notre globe. Nous avons des conditions qui nous sont propres. Nous devons compter avec ces conditions, et avec les meilleurs moyens à notre disposition. En ce faisant, regardons avec sympathie les efforts des autres pays pour consolider la charpente et pour surmonter de grandes difficultés par un procédé autre que l'inefficace procédé du passé.

Je regarde moi-même avec une vive sympathie les efforts du gouvernement des Etats-Unis pour surmonter les difficultés qui ont affligé ce pays-là. Je ne sache pas que mon